



## Daniel Jeremy Silver Collection Digitization Project

Featuring collections from the Western Reserve Historical Society and  
The Jacob Rader Marcus Center of the American Jewish Archives

### **MS-4850: Daniel Jeremy Silver Papers, 1972-1993.**

Series IV: Writings and Publications, 1952-1992, undated.

Sub-series A: Books, 1961-1990, undated.

---

Reel  
69

Box  
22

Folder  
1376a

Images of Moses, Images of Moses, French translation by Denise  
Meunier, manuscript, pages 251-361, undated.

Les rabbins utilisaient Sa puissance pour accomplir les fonctions officielles attendues des sages et pour surmonter les dangers menaçant ceux qui veulent monter aux Cieux pour s'approcher de Dieu. C'est la connaissance du Nom qui permit à Moïse de franchir sans encombre les portes célestes gardées par des anges redoutables. Comme elles sont interdites aux non-initiés, un rabbin ne pouvait espérer gravir les degrés de l'échelle de la dévotion, entrer au Ciel et s'approcher de Dieu dans une communion mystique qu'une fois en possession de cette connaissance. La tradition talmudique est celle des mandarins hostiles à l'idée qu'un Juif sans culture pût entreprendre les veilles et tenter de gravir les échelons de l'expérience mystique.

Le Moïse de la Torah est très terre à terre. Mosché Rabberou, souvent mêlé à familia chel ma'alah (famille céleste) était familier des Cieux. La tradition hellénistique s'était attardée sur la première ascension du Sinaï; le Talmud en décrit deux assez longuement, la seconde venant aussitôt après la mort du prophète: Quand Dieu annonce: "Voici que tes jours approchent de leur terme" (Dt 31:14), la aggadah soutient qu'une lutte titanessque s'engage alors; Moïse implore un délai suffisant pour <sup>pouvoir</sup> ~~qu'il puisse~~ entrer dans la Terre Promise et la visiter. Il invoque ses années de fidèle service, mais Dieu ne cède pas; alors il pousse plus loin son argumentation: en l'obligeant à mourir, Dieu le calomnie aux yeux des générations futures, car il s'en trouvera pour dire qu'il a péri en raison de ses péchés alors qu'il n'en a point commis. Dieu n'est pas convaincu.

La méthode directe ayant échoué, Moïse recherche des in-

tercesseurs efficaces. Il en appelle à la Terre, aux Cieux, au Soleil, à la Lune, aux Planètes, aux Etoiles, au Sinaï, à l'Océan, mais aucun ne veut l'aider. Il se tourne enfin vers ceux qui pourraient lui être redevables: Eliézer, Phinéas, Caleb. Ils prient bien pour lui, mais les anges interceptent leurs prières. L'Ange de la Mort est envoyé, mais il ne peut accomplir sa tâche habituelle. Selon certains, il ne trouva pas Moïse; selon d'autres, il fut arrêté par les pouvoirs de ce dernier. "Quand l'Ange de la Mort se trouva devant lui, Moïse dit: Là où je demeure, tu n'es pas autorisé à poser le pied et pourtant tu me dis de te livrer mon âme" (Sifré Dt. 306). Pour retarder son trépas, Moïse se met à étudier la Torah. On croyait très généralement que la mort n'avait pas de pouvoir sur celui qui se livrait à cette occupation; la littérature contient plus d'une histoire sur des sages vieux et souffrants qui demandent finalement à leurs élèves de cesser d'étudier pour qu'ils puissent mourir. Dieu envoie l'archange Michaël, mais Moïse refuse d'abandonner son âme, même à ce messager ami et il a assez de pouvoir pour ne pas être vaincu.

Enfin Dieu descend en personne, accompagné de trois archanges et prend l'âme de Moïse avec un baiser. Les anges veillent à sa sépulture et deux témoins dignes de foi, Josué et Caleb, sont autorisés à contempler l'âme qui monte aux Cieux (Dt. R. 11: 10). Dans sa description de Moïse, la aggadah semble parfois franchir la ligne invisible entre apologie et apothéose, mais en fin de compte la distinction est préservée. Malgré tous ses talents et ses pouvoirs, Mosché Rabbenu n'était ni le fils de Dieu, ni un sauveur. Il est monté au

Ciel après sa mort, mais celle-ci n'était pas l'expiation des péchés du monde.

Les moines byzantins et les mages perses se livraient à toutes sortes d'austérités dans l'espoir de transcender leur existence physique, d'atteindre à la communion avec Dieu et de devenir immortels. La voie de l'illumination mystique était bien connue des rabbins qui l'appelaient Ma'aseh Merkavah (Oeuvre du Char), car une grande partie du vocabulaire qu'ils employaient pour décrire l'ascension mystique était empruntée aux images des premiers chapitres d'Ezéchiel. Leur Torah ésotérique comprenait, avec les noms de Dieu et certains renseignements utiles sur la voie mystique, des secrets cosmologiques, ma'aseh berechit (Oeuvre du Commencement), des traditions sur les dimensions et la présence de Dieu, Chieur Komah (Mesure de la Taille), des indications sur la venue du messie, ainsi que la nature de l'époque messianique. Dans tous ces domaines, Mosché Rabbenou était le premier à savoir, le maître de ceux qui savaient et le modèle de ceux qui voulaient savoir.

Il est intéressant de s'interroger sur le déplacement dans l'éclairage religieux qui provoqua la transformation du Moïse de la Torah en Mosché Rabbenou. Le premier avait été l'agent de la rédemption initiale d'Israël et le prototype du prophète qui annoncerait la rédemption finale, ou serait l'instrument de Dieu pour l'accomplir. L'essentiel de son oeuvre était nationale et politique. La vie du second est centrée sur sa mission et ses deux ascensions: au Buisson il acquiert le savoir secret; lors de la première ascension, la connaissance rédemptrice et l'illumination spirituelle; lors de la seconde, peuple juif, grâce à l'intervention d'Esther.

l'immortalité. Son oeuvre est orientée vers le salut personnel. Je ne veux pas dire par là que l'Exode ou le Sinaï disparurent. Nullement. L'époque talmudique développa un mythe de salut personnel conjointement avec le mythe plus ancien de la rédemption nationale.

Moïse était un homme. Mosché Rabbenou est un homme et un être semi-divin, capable d'aller où d'autres mortels ne pourraient le faire et l'Ange de la Mort lui-même est impuissant devant son pouvoir. Tout au long des âges, il agit en courtisan dans le palais de Dieu, toujours prêt à plaider auprès de Celui-ci la cause de son peuple. Dans une version populaire de l'histoire de Pourim<sup>\*</sup>, Satan joint sa puissance à celle d'Aman pour exterminer les Juifs de Perse. Profondément troublé, Elie demande aux patriarches et à Moïse d'intervenir: "Jusqu'à quand, pères du monde, allez-vous rester plongés dans le sommeil sans voir la détresse dans laquelle vos descendants sont abîmés ?" La patriarches ne font pas grand chose, mais Moïse dit à Elie: "Va dire à Mardochée qu'il peut se tenir en prière là-bas, et moi je me tiendrai en prière ici et ensemble nous implorerons la miséricorde de Dieu." (Est. R. 7: 13).

Etant donné sa puissance et sa nature spéciales jointes à la conviction universelle que Moïse était le meilleur ami d'Israël au Ciel, il est d'autant plus remarquable que Mosché Rabbenou ne soit pas devenu un objet d'adoration et que les rabbins n'aient pas mis au point une liturgie élaborée l'invoquant comme intercesseur privilégié <sup>pour</sup> son peuple. Certes, nos

\* "Les Sorts". Fête célébrée en mémoire de la délivrance du peuple juif, grâce à l'intervention d'Esther.

connaissances sur les rites des synagogues et la prière populaire à l'époque talmudique sont limitées; néanmoins l'absence d'indications, même indirectes, associant Moïse à une formule de prière est frappante d'autant que, cela est certain, ~~des~~ <sup>invocations</sup> ~~invocations~~ sont portées à Dieu par l'intermédiaire de divers anges de service amicaux - Michaël, Gabriel, Métatron (cf. Ber. 9: 1) - malgré la désapprobation du rabbinat. Les patriarches avaient eux aussi une place dans la liturgie: les prières étaient adressées au "Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", apparemment dans l'espoir que les mérites des Pères, Zekhout Avot, leur donneraient plus de poids.

L'absence de toute allusion à Moïse dans la liturgie était visiblement délibérée pour faire ressortir le but fondamental du culte public: louer Dieu et le supplier de hâter la rédemption. Les mérites de Moïse n'étaient pas invoqués dans la liturgie talmudique, non plus que son nom dans celle des temps bibliques et cela pour la même raison: souligner qu'Israël a été et sera sauvé par Dieu. Il n'est aucun autre domaine de la vie religieuse où l'attachement du judaïsme au monothéisme soit plus net.

Avec diverses variantes de peu d'importance qui ne portent que sur des nuances et des déplacements d'accent, Mosché Rabbe-nou a vécu dans l'âme juive pendant dix-huit siècles au moins et il vit encore dans les écoles et les yechivot les plus orthodoxes. Je vais illustrer cette réalité et compléter le portrait avec des exemples pris dans l'oeuvre du plus influent et du plus populaire de tous les commentateurs bibliques au Moyen Age, le célèbre érudit talmudique français Salomon ben

Isaac, Rachi (1040-1105), <sup>il</sup> vécut longtemps après que les Guéonim eurent exprimé leurs réserves au sujet de la aggadah, et pourtant son commentaire présente Moïse comme un personnage charismatique, presque divin. ~~ette~~ Son dessein délibéré était de présenter une tradition faisant l'unanimité, <sup>au sens</sup> on peut conclure sans risque que cette image était la plus répandue à l'époque. Bien plus, comme le commentaire de Rachi en vient à être le premier texte proposé à tous les petits écoliers juifs - et rares étaient ceux qui allaient beaucoup plus loin - cette représentation de Mosché Rabbenou eut une vie étonnamment longue. En fait, elle dura presque jusqu'à notre époque.

Rachi se propose d'exposer avec clarté, brièveté et concision ce qu'il juge être le simple sens du texte de la Torah, pechat, terme qui désignait pour lui l'interprétation admise de la tradition rabbinique. Il rapporte comme un "fait" que Moïse naquit à six mois et un jour, le 7 Adar dans la 320<sup>e</sup> année du séjour des Israéliens en Egypte. Quand il existe des traditions contradictoires ou des doutes sur une date, Rachi examine les questions à fond et présente tout au long la version qui recueille l'accord général.

Un exemple. La Torah indique que les tribus mangèrent la manne "pendant quarante ans". Une lecture attentive du texte semble indiquer qu'elle apparut pour la première fois le 16 Iyar de la première année de l'Exode et disparut le 15 Nisan de la quarantième, ce qui ferait trente jours de moins que les quarante années spécifiées. Rachi cite toute l'explication du Talmud: ~~de~~ le pain sans levain, cuit en hâte avant la fuite hors d'Egypte avait le même goût que la manne, aussi la période

pendant laquelle on mangea les galettes est-elle comprise dans le nombre des jours de la manne, (Rachi sur Ex. 16: 35),

Cette passion pour le détail se retrouve partout. Il indique la distance exacte entre les camps et l'emplacement précis où chacune des douze tribus plantait sa tente. Il donne les noms de personnages que la Torah laisse anonymes. Les Hébreux qui accostent Moïse le lendemain du jour où il a tué le surveillant sont Dathan et Abirâm, ceux-là mêmes qui vont révéler leur vilaine nature en se rebellant contre son autorité des années plus tard. L'Egyptien supprimé par lui n'est pas n'importe qui, mais un fieffé coquin. Rachi le pourvoit même d'un casier judiciaire comportant des condamnations pour voies de fait et adultère. Il tire son enseignement d'une aggadah donnant un Egyptien anonyme (Lév. 24: 10 et s.) comme père au jeune homme qui avait blasphémé le Saint Nom à Kadéch Barnéa et fut mis à mort pour ses péchés. Selon elle, l'infâme surveillant avait eu ce fils illégitime de Chéломит, Israélienne fort belle mais assez bête pour ne pas savoir qu'il ne faut jamais parler à des étrangers. Elle s'était laissée entraîner dans une liaison avec l'Egyptien pendant que son mari peinait comme esclave. Rachi précise même que l'incident de l'Hébreu maltraité qui avait provoqué la réaction du Prince Moïse avait mis aux prises le mari bafoué et le surveillant amoureux.

L'ascétisme jouait un beaucoup plus grand rôle dans le judaïsme talmudique et médiéval que certains apologistes modernes ne le reconnaissent. Mosché Rabbenou est la création d'une époque où les sexes vivaient dans une grande mesure à l'écart l'un de l'autre. Hommes et femmes, voire maris et

épouses se parlaient rarement. Après avoir traversé la mer des Jôncs, Moïse chanta un cantique de louange et de délivrance avec et pour les hommes; c'est seulement après que Miriam, la prophétesse saisit un tambourin puis chanta avec et pour les femmes (Rachi sur Ex. 15:21). Pas de place pour la petite fleur bleue dans le monde de Mosché Rabbenou. Rachi reste totalement imperméable à l'élément sentimental contenu dans l'épisode des filles de Jéthro que Moïse défend contre les bergers et la rencontre avec Séphora. Selon lui, Jéthro avait tenu compte de la famille du futur, <sup>si il</sup> et décidé de lui donner une fille, c'est pour faire entrer dans sa maison un homme si bien apparenté (Rachi sur Ex. 2: 20). Mosché Rabbenou ne se marie que pour avoir des enfants et reste célibataire pendant toute sa vie publique, c'est-à-dire quarante ans, afin de garder la pureté exigée de celui qui se rend auprès de Dieu.

Distingué, bien pourvu de richesse, il se comporte avec la dignité naturelle d'un homme qui est né dans une classe privilégiée. En vrai aristocrate, il sait quand se montrer cérémonieux et quand mettre le protocole de côté. Les gens se levaient quand il passait et restaient debout jusqu'à ce qu'il eût disparu, comme il se devait quand le suzerain se déplaçait (Rachi sur Ex. 33: 8). Dieu lui avait prescrit d'engager des trompettes pour annoncer ses passages dans le camp (Nb. 10:1). Pourtant, quand Jéthro y arrive, Mosché Rabbenou, bien que d'un rang supérieur à lui, le salue le premier (Rachi sur Ex. 18: 7). Sa vertu la plus connue, l'humilité, n'est pas l'effacement du saint, mais la retenue du souverain qui l'empêche d'abuser de sa situation ou de ses privilèges. Son principal défaut est la

colère, ce brusque éclair d'impatience qui accompagne souvent la puissance. Dans Rachî, l'écho des légendes d'Haroum al-Rachîd et de Charlemagne résonne autour de Mosché Rabbenou; dans celles du Talmud et du Midrach, on perçoit des réverbarations d'Alexandre et de César.

Il a nombre des attributs et toutes les attitudes du pouvoir royal, mais ils ne représentent qu'un seul aspect de l'homme de Dieu. Le roi est aussi un savant talmudique. Chaque jour, quand Dieu l'accueille, Il lui enseigne un passage de la loi, le texte et tout ce qui y a été inclus. Après chaque séance, Il s'arrête afin de laisser à son élève le temps d'assimiler ce qu'il vient d'entendre. Puis ce dernier répète chaque règle deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'il la sache par coeur et l'interprète devant Dieu pour être sûr d'avoir bien compris toutes ses incidences. Aaron entre alors dans la Tente d'Assignation. Moïse l'instruit et le fait répéter. Aaron s'assied et ses fils entrent. Moïse leur répète la leçon et ils s'assistent. Les anciens entrent; elle est répétée pour eux et ils s'assistent. Enfin le peuple entre et il est, lui aussi instruit.

L'accent est mis sur la nécessité pour les chefs d'arriver à une maîtrise absolue de la Torah, une connaissance claire et sûre. Dans son enseignement, Moïse procède systématiquement, une section de la Torah après l'autre ou, si besoin est, une seule halac'ha et toutes ses répercussions. Avant chaque fête, il apprend à Israël les formes et les règles appropriées. Il peut enseigner la loi en soixante-dix langues. On rapporte aussi qu'il employait le procédé des rhéteurs romains, murmurant son discours à un assistant qui le répétait ensuite tout fort. Évasion miraculeuse, ou d'une grâce inattendue. Dans le

galout La vraisemblance est une chose et l'histoire en est une autre. Rachi n'est pas historien. Il ne fait aucun effort sérieux pour situer les gens et les événements dans une perspective compréhensible, ni pour découvrir des rapports significatifs entre les faits reliés dans le temps. L'histoire cherche à comprendre le comment et le pourquoi des événements. Les rabbins ne leur reconnaissent qu'une cause, Dieu et bien que certains sages portés à la philosophie connussent la loi naturelle, c'était en dernière analyse la volonté divine plutôt que l'interaction des hommes, de l'économie, de la culture et des institutions politiques qui expliquait toutes choses. Le Juif rabbinique vivait dans le tourbillon du monde réel et ne le niait pas, mais il n'en tirait guère d'encouragement ni de fierté. Il se trouvait dans le galout, une sorte de limbe, de lassitude morne entre un passé et un avenir glorieux. Son indifférence au passage du temps n'était pas essentiellement le résultat d'un traumatisme provoqué par un désastre national, bien que la douleur paralysante de la défaite eût certainement émoussé ~~son~~ son intérêt pour l'exercice du pouvoir. C'était plutôt un engourdissement émotionnel, né de l'impuissance, la conscience qu'il était un prisonnier politique condamné à une peine sans fin. ages talmudiques, Mosché Rabbenou est un être  
 semi- L'histoire traitant de puissance et de changement est fonction du sens qu'a une société de son avenir. Incarcéré à vie, un prisonnier n'a pas de raison de tenir un journal puisqu'aucune journée ne se distingue des autres. Dans sa cellule, les souvenirs du temps précédant sa détention prennent une acuité douloureuse et son esprit s'attarde à la possibilité d'une évasion miraculeuse, ou d'une grâce inattendue. Dans le

galout, tous les Juifs naissaient en chaînes comme leurs pères avant eux, mais leur imagination ne pouvait être bridée. Le temps était une catégorie flexible dans laquelle ce qui avait été, ce qui était et ce qui serait se confondaient. La Torah dit que Moïse alla de Madian en Egypte monté sur un âne. Rachi était sûr qu'il s'agissait de celui-là même qui avait porté Abraham jusqu'au mont Moria et sur lequel le Messie ferait son entrée triomphale à Jérusalem (Rachi sur Ex. 4: 20). Sur le mont Nebo, Dieu montra à Moïse non seulement toute la Terre Promise comme l'indique la Torah, mais son histoire future, y compris la conquête, l'exil, l'époque messianique et la résurrection des morts.

Mosché Rabbenou est un mortel. Il naît, se marie, et a des enfants, mais ne vieillit jamais. Le jour de sa mort, son corps et son esprit sont aussi vigoureux qu'à l'apogée de sa maturité (Rachi sur Dt. 31: 1). Il meurt. Si contradictoire que cela puisse paraître, il est également immortel. Pour Rachi, Deutéronome 34:7 : "Moïse avait cent vingt ans quand il mourut; son regard ne s'était point terni et sa vigueur n'était point épuisée" signifie: "Même après sa mort, son ofel n'était pas obscurci ni sa force naturelle diminuée". Pour lui, comme pour les sages talmudiques, Mosché Rabbenou est un être semi-divin. Avant qu'il vint au monde Miriam prophétisa que sa mère aurait un enfant qui délivrerait Israël (Rachi sur Ex. 15:20). A sa naissance, une lumière qui n'était pas de ce monde, emplit la pièce. Pendant toutes les années suivant la théophanie sur le Sinaï, un halo rayonnait autour de sa tête (Rachi sur Ex. 34: 29), différent de celui des autres saints. "Le visage de

Moïse avait l'éclat du soleil, celui de Josué la pâle lueur de la lune" (Rachi sur Nb. 27: 20). Après sa mort, son corps ne connut pas la décomposition (Rachi sur Dt. 34: 7) et son tombeau avait été préparé avant la Création (Rachi sur Dt. 34:6].

Rachi reprenant la aggadah, assure que Moïse fut accusé, jugé et condamné à mort pour le meurtre du surveillant. En décrivant les détails de l'évasion in extremis qui suivit, le compilateur ne choisit pas parmi les trois versions populaires, il les présente toutes: il y avait tant de bruit dans la salle du tribunal que le bourreau n'entendit pas le verdict de la cour, les geôliers tombés en catalepsie ne virent pas Moïse s'enfuir et quand ce dernier fut amené sur le lieu de l'exécution, le bourreau ne put lever son épée. Quelle que soit la version que l'on accepte, sa portée théologique reste identique. Dieu protège les fidèles - et l'image de Mosché Rabbenou aussi - il a des pouvoirs refusés aux simples mortels.

Magicien, il est Merlin, hiérogammate royal et chef puissant, non pas prestidigitateur rusé; prophète, il est un ancien respecté, vêtu de lin pourpre, non pas un extralucide de foire en costume de clown. Aucune indication d'extase, ni de langage automatique; il garde toujours la maîtrise totale de ses sens. Bien qu'habillé en prophète, il est ascétique et célibataire. Quand Séphorah apprend que d'autres prophètes sont apparus dans le camp, elle va consoler leurs épouses de la perte de leurs maris.

Dans l'univers talmudique, miracle et magie ne sont que les deux aspects d'un même phénomène: la différence est que Dieu prend l'initiative du miracle, alors que le sorcier exécute

ses tours. Dieu lui-même enseigne à Mosché-Rabbenou les formules permettant "d'éveiller l'attribut divin de la miséricorde", c'est-à-dire l'art de la prière d'intercession qui exigeait non seulement que l'on prononçât le Nom tout-puissant de Dieu, mais que l'on s'enveloppât d'un tallit pour répéter le texte des Treize Attributs (Rachi sur Ex. 34: 607). L'Ange de la Mort lui-même contribue à son instruction en lui apprenant que l'encens vainc la peste (Rachi sur Nb. 17: 11). Le portrait que brosse le Talmud est contradictoire. En général, Mosché Rabbenou est l'agent de la puissance divine et, dans d'autres situations, un magicien qui fait étalage de ses pouvoirs. De toute évidence, la circonspection théologique ne prévalait pas toujours sur les crédulités.

Lorsqu'on raconte la simple histoire du petit bébé dans son berceau de roseaux devient une sombre histoire de magie. Les servantes de la princesse sont de mauvais esprits qui essaient par tous les moyens de détourner l'attention de leur maîtresse. Elles n'y parviennent pas. Le berceau flotte au milieu du fleuve, loin, hors de portée; mais le bras de la princesse s'allonge magiquement jusqu'à ce qu'elle puisse attraper la corbeille et la ramener sur la rive. Une bataille contre Madian prend l'aspect d'une mêlée générale aérienne. Le sorcier Balaam met l'armée madianite en fuite, mais Phinéas, prêtre d'Israël plein de zèle, déjoue l'offensive en brandissant une puissante amulette qui fait s'écraser au sol la force aérienne de Balaam (Rachi sur Nb. 31: 6). Quand les Ammonites attaquent, leur ange gardien est précipité du haut du Ciel et Moïse lui piétine le cou pour protéger Israël (Rachi sur Dt. 2: 29).

La fabrication du Veau d'Or est assez inexplicable, car la Torah ne mentionne personne capable de faire un moule dans lequel on pût verser du métal en fusion. Une aggadah suggère que certains magiciens, parmi la multitude très mélangée qui accompagnait les Israélites le modelèrent grâce à leurs arts maléfiques. Selon une autre, beaucoup plus compliquée, c'était Mosché Rabbenou lui-même "le sorcier", et bien involontairement. Pour retirer du Nil le cercueil du patriarche Joseph selon le vœu qu'il avait exprimé sur son lit de mort, être enterré en Canaan - Moïse avait préparé des amulettes d'argent. L'une d'elles portant l'inscription: "Lève-toi, boeuf, lève-toi, boeuf" n'avait pas été utilisée et elle était tombée entre les mains de Michée, meneur de la rébellion du camp. Lorsque celui-ci la jeta dans la cuve d'or en fusion, elle produisit un Veau. Rachi, qui rapporte les deux traditions ne serait monté sur le bûcher ni pour l'une ni pour l'autre, mais homme du Moyen Age, il vivait dans un monde de magiciens, de sorciers et de merveilles, aussi accepte-t-il volontiers Mosché Rabbenou comme le premier thaumaturge de tous.

Malgré sa nature et ses pouvoirs spéciaux, celui-ci ne manque pas de défauts, à la fois mortel et immortel, saint et pécheur. Furieux et déçu par la stupidité de son peuple, il frappe le rocher à Mériba, bien que Dieu lui ait seulement ordonné d'étendre son bâton sur lui (Rachi sur Nb. 27: 4). Morale: le plus sage des hommes lui-même a des limites. A Réphidim, il a peur et tremble que les tribus le lapident (Rachi sur Ex. 17:5) Morale: les chiens eux-mêmes peuvent succomber à l'intimidation. Moïse a péché, sa mort en étant la preuve

ultime dans un monde convaincu qu'elle ne frappe quelqu'un qu'en raison de ses fautes. Mosché Rabbenou est humain et divin, prophète et magicien, mortel et immortel. "Quand Moïse monta là-haut, il était tout à fait homme, mais quand il redescendit ici-bas, il était à la ressemblance de Dieu (PRK Sup. 1,9). La Cour Céleste l'excommunia un jour parce qu'il avait sans autorisation laissé l'asafsouf, la canaille se joindre à l'Exode et que c'était elle la responsable de l'incident du Veau d'Or (Rachi sur Ex. 32: 7).

Mais malgré ses fautes, il est un bon modèle. Sa vie "peut enseigner les manières" (Rachi sur Ex. 14: 8). Le souci qu'il a des droits de son frère aîné, le soin qu'il prend de ses troupeaux et, en particulier, le fait qu'il les emmène paître loin des propriétés privées, la déférence qu'il témoigne à son beau-père, l'attention qu'il porte à l'enterrement de sa soeur et de son frère, son labeur journalier d'enseignant, son amour pour Israël - tout cela est cité comme exemple de vertu.

Sa mort fut une grande perte pour le peuple; en particulier le pouvoir qu'il avait de protéger les siens disparut avec lui. Josué est un homme juste, un bon érudit et un chef capable, mais il lui manque ces qualités si particulières qui faisaient de Moïse Mosché Rabbenou. Pour que la nation ne désespère pas, <sup>il lui a été</sup> est représenté vivant dans les Cieux, toujours capable et désireux de défendre Israël contre ses ennemis. Il suggère une tradition qui recherche avidement un protecteur et un sauveur, mais n'assouplira pas assez sa théologie pour répondre à ce besoin.

Pendant les siècles qui suivirent la destruction du Temple, la plupart des Juifs vécurent dans des cultures-hôtes dont les principes religieux étaient fondamentalement différents des leurs. Le christianisme promettait le salut aux individus sur la base de la foi en un sauveur divin. Les traditions zoroastriennes de la Perse étaient centrées sur le mythe cosmique d'une lutte incessante entre les forces de la lumière et des ténèbres. Le bouddhisme était un enseignement pour le premier et l'Avesta pour le second. Les Juifs avaient des textes vénérés, mais ni le christianisme ni le bouddhisme ne faisaient de leur étude un devoir de piété. Dans les deux traditions, une hiérarchie sacerdotale réglementait le culte et de grands pouvoirs étaient attribués aux thaumaturges, saints, sages et moines. Connais- sant désormais Mosché Rabbenou, nous sommes à même d'apprécier la mesure dans laquelle les Juifs assimilèrent certaines de ces attitudes - certaines mais non point toutes. N'importe quel laïque qualifié pouvait diriger les services à la synagogue. Le domaine propre aux rabbins était l'école et ils consacraient leur vie à l'étude de la révélation divine plutôt qu'à une discipline de méditation et de prière.

Les nombreuses conquêtes des armées arabes pendant les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles, ainsi que les conversions en masses à l'islamisme qui les suivirent mirent les communautés juives du Moyen-Orient à apprendre que les Arabes étaient les nouveaux maîtres de la région.

Orient et du littoral méditerranéen sous l'influence d'une culture dont les structures religieuses étaient semblables aux leurs. L'Islam proclamait que le Coran était une révélation unique et universelle transmise par un seul prophète. Celui-ci ne se posait pas en homme parfait ou divin, mais seulement en

véhicule. Pendant les siècles qui suivirent la destruction du Temple, la plupart des Juifs vécurent dans des cultures-hôtes dont les principes religieux étaient fondamentalement différents des leurs. Le christianisme promettait le salut aux individus sur la base de la foi en un sauveur divin. Les traditions zoroastriennes de la Perse étaient centrées sur le mythe cosmique d'une lutte incessante entre les forces de la lumière et des ténèbres. Le Nouveau Testament pour le premier et l'Avesta pour les seconds étaient des textes vénérés, mais ni le christianisme, ni le mazdéisme ne faisait de leur étude un devoir de piété. Dans les deux traditions, une hiérarchie cléricale réglementait le culte et de grands pouvoirs étaient attribués aux thaumaturges, saints, mages et moines. Connaisant désormais Mosché Rabbenou, nous sommes à même d'apprécier la mesure dans laquelle les Juifs assimilèrent certaines de ces attitudes - certaines mais non point toutes. N'importe quel laïque qualifié pouvait diriger les services à la synagogue. Le domaine propre aux rabbins était l'école et ils consacraient leur vie à l'étude de la révélation divine plutôt qu'à une discipline de méditation et de prière.

Dieu qui suivent sa loi; le Ciel est réservé aux croyants. La foi juste et la vie droite sont indispensables au salut. Après Mahomet, il n'y aura plus d'autres prophètes, il n'y a plus Les nombreuses conquêtes des armées arabes pendant les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles, ainsi que les conversions en masses à l'islamisme qui les suivirent mirent les communautés juives du Moyen-Orient à apprendre aux hommes. Les besoins futurs de la communauté

Orient et du littoral méditerranéen sous l'influence d'une culture dont les structures religieuses étaient semblables aux leurs. L'Islam proclamait que le Coran était une révélation unique et universelle transmise par un seul prophète. Celui-ci ne se posait pas en homme parfait ou divin, mais seulement en véhicule choisi par Dieu pour apporter Son message et poursuivre Son oeuvre. Mahomet ne prétendait pas faire des merveilles: "Les miracles sont l'oeuvre de Dieu seul. Je ne suis qu'un homme qui vous avertis."

A la mosquée, comme à la synagogue, le culte pouvait être présidé par n'importe quel homme qualifié. Les chefs religieux de l'Islam exerçaient leurs activités dans les écoles de la chariyah, ou loi coranique, plutôt que dans les chaires des mosquées. L'imam était d'abord un chef de communauté et un juriste compétent, un homme d'affaires dont l'autorité venait de son savoir plutôt que de son charisme personnel et dont la fonction professionnelle consistait à veiller que ses fidèles observassent les commandements de la loi.

L'Islam, comme le judaïsme traditionnel repose sur l'idée que la société doit être organisée selon les Enseignements de Dieu transmis par un prophète. Les fidèles révèrent le Coran comme le don de la vérité à l'humanité - une vérité qui explique les mystères de la vie, seul moyen garantissant le salut. Pour l'Islam la vie ne peut être rachetée et l'immortalité atteinte que par la participation à la communauté des bénis de Dieu qui suivent sa loi; le Ciel est réservé aux croyants. La foi juste et la vie droite sont indispensables au salut. Après Mahomet, il n'y aura plus d'autres prophètes, il n'y a plus rien à apprendre aux hommes. Les besoins futurs de la communauté

seront assurés par l'interprétation attentive du Coran, et, comme dans le judaïsme, l'art du commentaire <sup>ou moufler</sup> ~~est~~ le changement. L'islam enseigne que Dieu est le maître de l'histoire, mais contrairement à la présentation de Moïse par la Torah, rien dans le Coran n'indique que les rédacteurs aient tenté de diminuer l'importance de Mahomet comme acteur dans les événements politiques de son temps. Tout au contraire. Il est décrit comme un calife-prophète qui dut ses succès de chef à sa claire compréhension de la Volonté Divine. Contrairement à Moïse, il prépare ses troupes pour la bataille et met au point la stratégie qu'elles devront suivre. A notre époque freudienne, nous rangeons la prophétie sous la rubrique psychologie anormale et/ou expérience religieuse. Les savants musulmans, eux, l'étudiaient en tant que phénomène associé aux fonctions de chef. Des prophètes comme Mahomet et Moïse étaient "envoyés par Dieu pour le progrès de l'humanité" (ibid. Kammouna 15). La réussite politique d'un prophète était tenue pour preuve ultime de la vérité de ses paroles, pensée bien reconfortante quand les armées viennent de conquérir la moitié du monde. "Le vrai prophète instituera une puissance et une loi sacrée parmi les hommes, afin que le salut de cette époque ait là son fondement" (Avicenne 9: 6).

L'islam compte Moïse parmi ces "hommes de décision". La liste remonte de Jésus à Adam en passant par Elie, Moïse et Abraham - qui ont transmis les Enseignements de Dieu et gouverné avec succès leurs communautés. Chacun reçoit un titre spécial: Adam, le choisi par Dieu, Noé, le délivré par Dieu, Abraham,

l'ami de Dieu; Moïse, le confident de Dieu. Ces appellations honorifiques apparaissent souvent dans les textes musulmans et même dans la liturgie, mais toujours il est nettement précisé que Mahomet a été le dernier des prophètes et que son rang dépasse de loin celui de tous les autres "hommes de décision". Par la suite, des théologiens coraniques ont soutenu que le terme de prophète, employé par Mahomet pour se désigner était amphibologique. Son sens conventionnel - "il n'y a pas eu d'autre prophète comme lui" - ne convient pas à Mahomet, mais il était commode pour placer celui-ci à la fin de cette lignée d'"hommes de décision", afin de relier la nation arabe aux traditions des principaux groupes de population passés sous sa domination, ce qui rendait plus facile et plus attrayante la conversion à l'islamisme.

Le Coran traite Moïse comme un prophète respecté, un des meilleurs par qui Dieu a manifesté sa puissance et dit sa Parole, l'éclairant et l'instruisant lui-même.

Nous avons accordé notre grâce à Moïse et Aaron. Nous les avons eux et leur peuple sauvés d'une angoisse immense. Nous leur avons donné l'Écriture d'une clarté rayonnante, nous les guidâmes vers la voie droite et perpétrâmes [leur souvenir] parmi les générations postérieures. Paix sur Moïse et Aaron! C'est ainsi que nous rétribuons ceux qui font le bien (37: 114-122).

Des incidents de la vie de Moïse sont mentionnés dans

trente-quatre chapitres du Coran. Une sourate le décrit passant quarante jours et quarante nuits avec Dieu qui lui donne "le livre et le discernement pour qu'il suive la voie droite" (2: 53).

Dans une autre, il rapporte les paroles de Dieu sur des tablettes: "une exhortation à propos de tout et le détail de tout" (7: 142). Mais contrairement aux premiers chrétiens, ni les rédacteurs du Coran, ni les théologiens musulmans plus tardifs n'ont semblé s'attacher particulièrement à prouver que leur prophète avait été annoncé dans la Torah. Un passage indique bien à Moïse que Dieu embrasse tout: "Je l'inscrirai pour ceux qui me craignent ... qui suivent le prophète illettré qu'ils trouvent mentionné dans leur [Écriture], dans la Torah et l'Évangile" (7: 156-157) mais aucun effort sérieux n'est fait pour authentifier la carrière de Moïse au moyen des prophéties scripturaires, ou de rattacher son mode de vie à celui de Mahomet. Les Écritures anciennes avaient eu leur utilité, mais elles étaient pleines d'erreurs et l'on ne pouvait s'y fier. Ni l'Ancien Testament ni le Nouveau n'ont jamais été réunis par les Musulmans au Coran en un seul volume intitulé Écriture Sainte. Si Moïse est très visible dans les sourates, ce n'est que comme apôtre parmi beaucoup d'autres, et non pas le plus important.

Mahomet semble avoir acquis sa connaissance des traditions judaïques au moyen de la conversation avec des voisins <sup>israélites</sup> ~~judaïques~~ en Arabie et de ce que l'on en savait parmi ses compatriotes. La description qu'il fait de Moïse dans le Coran s'inspire d'éléments empruntés à la Torah Ecrite et à la aggadah. Il

rapporte par exemple que ce dernier, sauvé par l'épouse de Pharaon (~~l'épouse~~ appelé<sup>e</sup> Asiya dans ce texte) refuse de prendre le sein d'une non-hébraïque. Ce détail qui figure aussi dans la aggadah explique pourquoi Moïse est confié à sa mère pour qu'elle le nourrisse et souligne, certainement à dessein, d'une part que Dieu est le maître absolu de l'histoire et confirme d'autre part la tradition chère aux Musulmans comme aux Juifs selon laquelle le prophète doit être en état de pureté rituelle pour recevoir la parole de Dieu (b. Sotah 12b). Le meurtre du surveillant représente à la fois une crise d'identité et un acte inconsidéré dont Moïse se repend par la suite, reconnaissant que Satan l'a tenté.

Moïse s'enfuit en Madian où il aide les filles du cheik à faire boire leurs troupeaux, est accueilli dans la maison de ce dernier et épouse une de ses filles en échange de quelques années de service. Il reçoit sa mission au Buisson Ardent qui est situé non pas sur le Sinaï, mais dans la vallée de <sup>Tawa</sup> C'est la nuit. Il se déplace avec sa famille. Voyant quelque chose qui brûle, il quitte les siens pour aller chercher un tison qui lui permettra d'allumer un feu de camp. Au Buisson, Dieu lui parle: "Je suis ton Seigneur! Enlève tes sandales car tu es dans la vallée sacrée de Tawa. Je t'ai choisi. Ecoute donc ce qui [te] sera révélé. En vérité, je suis Dieu, il n'y a pas d'autre divinité hormis moi. Accomplis la prière pour te souvenir de moi. L'heure est proche en vérité... *Que celui qui suit sa mission ne se détourne pas [de cette vérité]" (20: 14 et 15)*. Le Coran traite les confrontations Moïse-Pharaon comme un conflit entre un apôtre de Dieu et un méchant roi. Il ne s'agit pas de savoir si les esclaves seront autorisés à partir, mais si Moïse pourra obtenir que Pharaon se repente. Ce dernier a

été orgueilleux sur la terre et Moïse lui offre sa religion définie comme une correction du Seigneur. Quand il prend les meilleurs hiérogammates égyptiens à leurs propres pièges, ils reconnaissent la supériorité de Dieu et se convertissent - pour être tout aussitôt exécutés sommairement par le roi qui reste sourd aux bons conseils et aveugle aux manifestations de la puissance divine. La confrontation avec Pharaon et son premier ministre Aman démontre l'opiniâtreté des grands et la folie des négateurs du spirituel. Pharaon exige un signe. Moïse fait des miracles (huit plutôt que dix) et pourtant le souverain refuse toujours de croire. Finalement il est noyé et la vie éternelle lui est refusée.

Une sourate décrit Moïse jeune partant en voyage pour découvrir le confluent des mers. Il emmène un serviteur, du genre chlemiel qui oublie de prendre les provisions nécessaires. En chemin, ils rencontrent un prophète d'Allah à qui Moïse demande de lui enseigner la sagesse. L'autre accepte, mais à la condition que son élève ne mette rien de ce qui se passera en question. Ensemble, ils construisent un bateau, mais quand il est lancé, le prophète fait un trou au fond. Par la suite, celui-ci tue un jeune homme dans une ville où ils ont reçu l'hospitalité; à un autre moment, il soutient une clôture sur le point de s'effondrer. Finalement tout s'explique: le bateau était la propriété de pauvres gens et des pirates allaient s'en emparer pour vendre l'équipage comme esclaves. Le jeune homme était destiné à une vie de crime et sa mort incita ses parents à avoir un autre enfant dont l'avenir serait placé sous de plus heureux auspices; il y avait sous la clôture un trésor qui

appartenait à des orphelins et il aurait été découvert si elle s'était écroulée (18: 60-82). La leçon est claire: croyez l'apôtre-prophète même si ses actions semblent bizarres, car il voit ce que même un Moïse ne voit pas. Autre leçon aussi claire: un prophète d'Allah voit bien plus et mieux que Moïse.

Les commentateurs musulmans appellent al-Khadir, "le verdoyant" le guide de ce dernier dans ses voyages et l'identifient avec Élie, ayant peut-être appris des Juifs que cette histoire est une variante d'une anecdote talmudique. Celle-ci rapporte que le sage Josué ben Levi voyageait avec Élie pour qu'il lui enseignât la sagesse et, pendant le trajet, le prophète agit de façon bizarre, mais finalement explicable. Qu'al-Khadir soit <sup>ou non</sup> ~~inspiré~~ inspiré d'Élie, il existe dans les écrits musulmans une tendance, peut-être voulue, à grandir ce dernier aux dépens de Moïse. Selon leurs commentateurs, les enfants d'Israël demandèrent un jour à <sup>Moïse</sup> ~~ce dernier~~ s'il existait un homme plus sage que lui et il répondit que non. Mais Dieu lui-même le contredit: "Al-Khadir est plus sage" (al-Boukhari 16: 19). Insister sur cette supériorité était une façon subtile et efficace de dénigrer le prophète que les Juifs révéraient comme médiateur de leur Torah.

Au Moyen Age, les anthologistes musulmans publièrent une série de livres de contes populaires incluant certaines des histoires sur Moïse. Les Légendes des Prophètes d'Al-Thalibi (14<sup>e</sup> siècle) en comportent une qui décrit comment les servantes qui avaient touché son berceau furent guéries de diverses maladies. L'auteur a également recueilli d'extraordinaires récits sur la célèbre <sup>baguette</sup> ~~baguette~~, signe de sa puissance. L'un

d'eux rapporte qu'elle avait été coupée sur un arbre du Paradis et qu'elle avait appartenu à Adam, à Noé et aux patriarches avant qu'un ange l'offre à Moïse. Elle brillait dans l'obscurité, fournissait de l'eau en temps de sécheresse, devenait un arbre à fruits quand on la plantait dans le ciel et un dragon à deux têtes crachant le feu quand les ennemis menaçaient son possesseur. Un jour, alors que Moïse faisait la sieste, sept assassins, soudoyés par Pharaon, essayèrent de le tuer: la baguette les assomma sans troubler son sommeil. Comme celui du judaïsme rabbinique, le monothéisme de l'Islam assimilait le monde des anges et des démons aux légendes miraculeuses dont la crédulité embellit les carrières héroïques. Mahomet ne prétendait qu'à être prophète-apôtre de Dieu, mais la piété des croyants tissa mille contes autour de sa vie.

Le courant principal de l'Islam mettait l'accent sur la voie du savoir plutôt que sur celle de la mystique et fondait l'autorité religieuse sur les connaissances. Selon une tradition, le prophète considérait comme perdue toute journée durant laquelle il n'avait pas progressé dans cette science qui le rapprocherait de son Seigneur" (Al-Ghazzali, Fatehat al-Ouloum Traité de la <sup>Religion</sup> ~~Religion~~ de l'Islam, p.3) L'Etat ne pouvait être organisé sans l'aide d'hommes versés dans la chariyah, c'est-à-dire la loi religieuse, son étude entraînait inévitablement la discussion de problèmes touchant à la théologie et à la psychologie de la religion, à son tour, conduisait à s'intéresser à la philosophie de la religion et à ce que l'on appelle aujourd'hui la scolastique, c'est-à-dire la réconciliation de la philosophie et de la religion, de la raison

et de la révélation. Si la scolastique islamique dans ses diverses manifestations n'intéressait que de petits groupes parmi les classes urbaines cultivées, son orientation était très connue et rendait les chefs religieux sensibles à la différence entre foi véritable et crédulité. Des efforts étaient faits pour séparer ce qui était doctrinalement acceptable des résidus de la légende populaire <sup>et</sup> de la piété innocente.

Les chefs des principales écoles rabbiniques situées dans les grandes zones urbaines où le courant scolastique islamique était le plus apprécié et le plus suivi commencèrent à penser qu'il pourrait être fructueux d'appliquer les mêmes notions au judaïsme. Les premiers résultats de cet effort ont déjà été signalés: ce fut la désacralisation de la aggadah qui donnaient de Dieu des images hautes en couleurs, mais forcément anthropomorphes. Elles semblaient désormais scandaleuses aux yeux de ceux pour qui l'appréciation judaïque du monothéisme exigeait que sa littérature ne propageât pas ~~des~~ idées violant l'interdiction de représenter ~~à~~ Dieu.

Un de ces directeurs d'Université, Saadiah ben Joseph, né en Egypte, écrivit un ouvrage scolastique, Le Livre des Croyances et des Convictions, dans lequel il distingue entre les deux, apportant des arguments pour soutenir les dogmes fondamentaux du judaïsme. Dans le cours de son oeuvre, il examine l'assertion des chrétiens qui estiment que la mission de Jésus, comme celle de Moïse, doit être jugée d'après les miracles qu'il a accomplis et la jugent supérieure puisque ceux ~~des~~ <sup>de</sup> ~~prés-~~ <sup>prés-</sup> ~~ents~~ ont été plus impressionnants. Saadiah ripostait que les Juifs croyaient en Moïse non pas seulement à cause de ses miracles et ses tenants furent accusés de faire naître plus de

racles", mais parce qu'il nous a exhorté à faire ce qui est bien" (Saadiah 3: 8). L'élément décisif est la valeur du message; les miracles sont nécessaires, mais seulement comme confirmation. Le Moïse de Saadiah ne le cède en rien à Mosché Rabbenou. Un Midrach très apprécié des scolastiques juifs conte comment, lorsque Dieu ordonne à Moïse de lever sa baguette au-dessus de la mer des Joncs, celui-ci objecte que si les eaux s'ouvrent elles violeront l'ordre de la création créée par Lui-même. Dieu répond en disant qu'il avait stipulé à la création que cette mer s'ouvrirait (Ex. R. 21: 6). Le miracle n'est pas qu'elle se soit ouverte, mais que Dieu l'ait dit à Moïse et que Moïse l'ait annoncé. C'est là un signe manifestant la puissance qui domine l'histoire et dénotant l'ordre prémédité du monde - <sup>alors que les</sup> précisément ~~est~~ <sup>de ce service est ce</sup> perception ~~est~~ qui incite nombre de modernes à nier le miracle.

Dans l'Islam comme en Occident, il s'avéra que les efforts faits en vue d'authentifier la doctrine religieuse au moyen d'arguments philosophiques étaient immensément importants pour le développement de la pensée, mais tout aussi immensément tréublants pour ceux qui prenaient leurs légendes au pied de la lettre. Dans la culture populaire, le calife-prophète est considéré comme un mystique-prophète semi divin qui, tel Mosché Rabbenou a accompli des miracles sur terre et continue dans le Ciel.

A mesure que le califat déclinait, les cercles philosophiques tendaient à <sup>se</sup> rétrécir et à se radicaliser, devenant la cible des chasseurs d'hérésies. La philosophie en vint à être considérée comme la cause des divisions dans la communauté religieuse et ses tenants furent accusés de faire naître plus de

doutes qu'ils n'en résolvèrent. Après le 13<sup>e</sup> siècle, le savoir islamique, se limitant en général à la chariyah utile au plan pragmatique ~~et~~ <sup>ainsi qu'</sup> aux spéculations mystiques et théologiques, vit assez confortablement la paix avec l'image populaire d'un Moïse thaumaturge. Les cultes des saints et des sages étaient nombreux. Les plus érudits se joignaient aux fraternités ascétiques de l'Islam médiéval, dont les ~~membres~~ <sup>membres</sup> étaient généralement appelés soufis, comme la laine du grossier manteau qu'ils portaient habituellement. Le prophète était représenté comme le premier et l'incomparable maître de leur mouvement, lui dont l'esprit est libre d'erreur et de passion, l'amour de Dieu, totalement désintéressé, le plus parfait des hommes qui a transcendé toutes leurs limitations pour devenir un saint ne faisant plus qu'un avec Dieu. Selon les théories mystiques, Maïomet participe donc à la puissance divine. Pour les soufis, rien n'existe en dehors de Dieu, si bien que leur prophète ~~est~~ <sup>est</sup> non seulement le personnage historique du Coran, mais un être céleste qui continue à rayonner une force divine. Ils vivaient dans un monde de piété fervente et de spéculations ésotériques.

Les schémas culturels islamiques exercèrent une profonde influence sur les Juifs vivant dans les centres où ils fleurissaient. Dans les villages et parmi les citadins à demi instruits, Mosché Rabbenou demeure prodigieux dans ses miracles, la aggadah conserve son autorité et personne ne se soucie vraiment de savoir où finit la doctrine et où commence la légende. Mais des élites cultivées pour qui la valeur de la Torah ~~tenait~~ <sup>est</sup> à ce qu'elle ~~est~~ la Torah et non pas au fait que Moïse

son messager était un homme semi-divin ou un thaumaturge n'acceptent plus inconditionnellement les aggadot et Mosché-Rabbenou devant le grand calife-prophète, pendant juif de Mahomet.

Transformer ainsi la biographie pour répondre à l'accent mis par l'Islam sur le calife-prophète incita les scolastiques juifs à le présenter comme un roi. La littérature talmudique, qui avait insisté sur son rôle de thaumaturge contient quelques rares allusions dispersées à ce titre. Une aggadah sur l'épouse d'Aaron énumère cinq bénédictions spéciales dont elle avait le privilège, "l'une étant que son beau-père était roi" (b. Zeb. 192a). Un sage talmudique explique que si la Torah désigne Jéthro comme "beau-père de Moïse", c'est pour honorer celui qui a recueilli l'exilé et lui a tant appris sur l'administration de la justice; en effet, "c'est un honneur d'être le beau-père d'un roi" (Sifre Nb. 10: 29). Ces allusions semblent dériver de l'une des interprétations possibles d'un passage difficile du Deutéronome: (33: 4-5), généralement traduit: "C'est pour nous qu'il dicta une doctrine à Moïse. Ainsi devint-il roi de Ychouroum, les chefs du peuple étant réunis..."\* Mais on peut aussi construire la phrase ainsi: "Moïse nous a prescrit une loi donnée en possession à l'assemblée de Jacob."\*\* Dans le premier cas, on entend qu'en acceptant la Torah, Israël reconnaît Dieu pour roi; dans le second, qu'une fois la Torah proclamée Moïse est devenu roi d'Israël. Mais il y a bien peu

\* Bible du rabbinat. [TOB: Ychouroum a eu un roi lorsque se sont rassemblés les chefs des peuples:

perles et le turban royal et la robe de pourpre. Et Moïse se tenant debout ordonna les rangées et les bancs du sanhédrin

d'indices dans la littérature talmudique permettant de penser que les rabbins eussent attaché grande importance à l'idée d'un Moïse roi. d'or" (PM 272-78).

A l'époque islamique, le couronnement de ce dernier est pris très au sérieux. Et de longs développements comparent l'administration royale de Moïse avec celle de David (Mid. Teh. 1: 2). Si Corée proteste et se rebelle, c'est essentiellement parce que Moïse a été couronné alors que lui-même est d'un rang plus élevé, d'où rancœur et jalousie (Nb. R. 18: 2). Le targoum du Pseudo-Jonathan interpole dans Deutéronome 34: 5 un passage affirmant que Moïse a été investi de quatre couronnes: celles de la Torah, du service sacerdotal, de l'autorité royale et de la puissance du Mot. Quand il se demande pourquoi c'est Beçabél et non pas lui qui a été chargé de façonner le mobilier sacré destiné au Temple, une aggadah imagine que Dieu lui répond: "Moïse, je t'ai fait roi; il ne sied pas à un roi de faire quoi que ce soit lui-même; il donne des ordres aux autres." (Ex. R. 40: 2). [Un autre sage explique que si Dieu commande à Moïse de façonner "deux trompettes d'argent" (Nb. 10: 2), c'est pour qu'on lui rende l'hommage dû à un souverain: "Dieu dit à Moïse 'je t'ai fait roi', comme il est dit 'ainsi devint-il roi de Yachouroua' (Dt. 33: 15). De même qu'un roi est précédé de trompettes, de même quand tu sortiras, fais-les sonner devant toi'" (Tan. Beha'alotcha 15). L'envoi en mission de Josué est également décrit comme un couronnement: "Tous les Israélites vinrent en l'honneur de Josué et ensuite Moïse leur ordonna d'apporter le trône d'or, la couronne de perles et le turban royal et la robe de pourpre. Et Moïse se tenant debout ordonna les rangées et les bancs du sanhédrin

et des officiers de l'armée et des prêtres. Et ensuite Moïse alla à Josué et l'habilla et mit la couronne sur lui et l'assit sur le trône d'or" (PM 272-78).

Parce que la communauté juive n'était que tolérée dans le monde musulman, il devenait important pour son amour-propre que l'on se représentât Moïse exerçant effectivement les prérogatives royales comme Mahomet. Cette image renforçait aussi ~~leur~~<sup>sa</sup> foi dans le prophète qui avait apporté la Torah. L'idée qu'un chef tel que lui démontrait sa vertu par les succès politiques était, nous l'avons vu, capitale dans la pensée hellénistique. C'est au contraire un thème nouveau dans la littérature rabbinique et qui n'a pas de fondement sûr dans la Torah. Bien au contraire, celle-ci insiste sur l'indifférence de Moïse envers la fonction royale et son apparat, faisant remarquer qu'il n'a pas essayé de fonder une dynastie.

Cette tendance à le placer sur un trône provoqua une réaction conservatrice chez ceux qui se sentaient plus étroitement liés au sens évident du texte. Josué ben Korha (2<sup>e</sup> siècle de notre ère) est cité comme autorité par un Midrach très développé qui indique nettement qu'Abraham et Moïse avaient sollicité tous deux la charge de grand-prêtre et la couronne, mais que seul Abraham avait été exaucé. Les commentateurs étaient intrigués par les similitudes linguistiques et stylistiques de deux textes dont la forme extrêmement concise exigeait l'exégèse: Genèse 22: 1, Abraham appelé au ligotage d'Isaac et Exode 3: 4, Moïse appelé au Buisson Ardent. Dans un cas comme dans l'autre: Dieu répète sa salutation: "Abraham Abraham!", "Moïse Moïse!" et celui qui est appelé répond courtoisement:

"Hineni". Les commentateurs interprétaient la double salutation formelle comme l'offre des deux couronnes par Dieu et la réponse protocolaire comme une acceptation: Je suis prêt au sacerdoce et à la couronne.

Josué [ben Korha] dit qu'en deux occasions Moïse se compara à Abraham et cela ne lui servit à rien. Abraham dit Hineni "Je suis prêt au sacerdoce et à la couronne" et il obtint les deux (Ps. 110: 4; Gn. 14: 17). Moïse, lui aussi dit Hineni "Je suis prêt pour le sacerdoce et la couronne", mais Dieu lui répondit al tikrav halom, "N'approche point d'ici." Tikrav élimine la prêtrise [Le verbe karav vient de la même racine que celle employée pour désigner l'offrande d'un sacrifice, donc al tikrav pouvait signifier "n'offre pas de sacrifice"]. Halom élimine la couronne d'après 2 Samuel 7: 18 "Le roi David alla se mettre en présence du Seigneur et dit: "Qui suis-je, Seigneur Elohim et qu'est-ce que ma famille pour que tu m'aies amené jusqu'ici ?" (Halom) (Dt. R. 2: 7).

La réponse que reçoit Moïse, al tikrav halom est traduite non sans quelque enflure par "Ne comptez ni sur la charge sacerdotale ni sur la charge royale."

La nécessité de proclamer "Mon prophète est plus fort que le tien" incita les Juifs à remettre l'accent sur les activités de scribe menées par Moïse. Un défi souvent lancé par des Mahométans contre l'autorité de la Torah était que celle-ci ne reflétait pas fidèlement l'enseignement reçu par Moïse. Complètement développée, l'argumentation était la suivante:

parce que la société israélite n'a pas eu l'avantage des mémoriseurs professionnels au rôle si important dans les milieux arabes, les prêtres du Temple de Jérusalem reçurent la responsabilité d'apprendre la Torah par coeur, chacun se chargeant d'un chapitre. Nombre d'entre eux furent tués pendant les invasions babyloniennes du 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère et d'autres disparurent pendant l'Exil. Quand Esdras essaya d'écrire un rouleau de la Torah, <sup>celui-ci</sup> comporta d'inévitables lacunes et erreurs; <sup>le grand prêtre avait</sup> ajoutés ~~des~~ <sup>d'autres</sup> matériaux douteux au texte et en omis beaucoup qui auraient dû y être incorporés. De ce fait, la Torah est "en vérité un livre d'Esdras et non pas un livre divin" (Ibn Kammouna 49). En réponse, les Juifs se mirent à utiliser <sup>de nouveau</sup> un titre ancien, mais rarement <sup>cité</sup> ~~mentionné~~ de Moïse; Safrah Rabbah b'Yisroel le plus grand scribe d'Israël (Orkelos sur Dt. 33: 21)

Quand le Talmud décrit Moïse comme un professeur, on pense à des lectures et des récitations de mémoire, aussi bien qu'à des plumes et du parchemin. Désormais l'image se transforme. L'accent est mis sur le travail de Moïse secrétaire de Dieu. Il a écrit non pas un, mais treize rouleaux identiques, un pour chaque tribu et un modèle conservé dans le Temple, au cas où des contestations surgiraient. Maimonide prend soin de dire que "Moïse était comme un scribe écrivant sous la dictée" (CM San. 10: 7). Cependant qu'au 13<sup>e</sup> siècle, le commentateur de la Torah et cabbaliste Nahmanide s'exprimait ainsi: " Moïse notre maître écrivit ce livre de la Genèse, ainsi que toute la Torah de la bouche du Saint, béni soit-il" (Nah. introd. à Gn.)

Un concours de vantardises n'est peut-être pas la plus

dans le style "leur prophète est meilleur que le tien"

noble occupation en ce monde, mais il aida néanmoins quelques hommes réfléchis dans les deux religions à examiner la nature de la conscience prophétique. Peut-on se préparer à être prophète et, si oui, comment ? Doit-on être pieux et savant, ou s'agit-il d'un don inattendu ? Quelle est la partie de l'esprit qui entre en jeu dans cette expérience ? Existe-t-il des critères objectifs pour discerner la valeur du message ? Faut-il que des miracles l'accompagnent pour prouver que les paroles viennent de Dieu ?

Tous étaient d'accord <sup>(pour s'être mis)</sup> que la prophétie comportait plusieurs niveaux. Certains prophètes avaient des visions, d'autres entendaient des paroles, certains ~~com~~ comprenaient ce qu'ils entendaient, d'autres non. Selon l'enseignement de l'Islam, Mahomet était le seul à avoir recueilli le message divin sans la moindre distortion. Pour les Musulmans, Moïse n'était pas un faux prophète, de ceux qui disent des mensonges, mais sa capacité prophétique était limitée. Les apologistes juifs intervertissent l'ordre des facteurs et soulignent le caractère unique de Moïse. "La Torah dit que le Créateur n'a jamais parlé à personne sans intermédiaire, sauf à notre maître Moïse" (Saadiah 2: 10). Cette assertion se fonde sur Deutéronome 34:10 qui décrit Dieu et Moïse s'entretenant "face à face".

Le Coran indique que l'ange Gabriel avait dicté le livre chapitre par chapitre à Mahomet couché, la nuit, et que celui-ci répétait ensuite à ses secrétaires ce qu'il avait entendu. Les Juifs, eux, assuraient que la Torah avait été donnée à Moïse par Dieu sans intermédiaire et que ce dernier l'avait écrite lui-même. Il leur semblait évident qu'elle était une restitution plus exacte du discours divin. Maïmonide pensait à Maho-

met quand il citait quatre traits qui distinguent la prophétie de Moïse de toutes les autres: seul, il fut interpellé directement et non par des intermédiaires; seul, il prophétisa le jour, et debout, alors que tous les autres recevaient l'inspiration pendant leur sommeil ou en état de catalepsie; seul, il n'éprouva pas de crainte pendant la rencontre prophétique et enfin seul, il pouvait parler avec Dieu chaque fois qu'il le voulait, alors que les autres devaient attendre sans jamais être sûrs qu'Il leur adresserait de nouveau la parole. Pas de Gabriel. Pas de visions nocturnes. Pas d'interruption dans la révélation. Moïse s'était entretenu avec Dieu ouvertement, aisément, parfaitement éveillé, comme une personne avec une autre. L'inspiration prophétique lui venait non pas rarement mais chaque jour et sans aucun trouble des sens (C M San. 10:7).

La prudence incita les Juifs à coder la comparaison Moïse-Mahomet dans leur polémique, Balaam jouant le rôle du second. "La prophétie de Moïse présentait trois particularités qui manquaient à celle de Balaam. Quand Dieu parlait à Moïse, celui-ci se tenait debout. Il parlait à Balaam seulement quand il était prostré sur le sol. Avec Moïse Dieu parlait face à face mais avec Balaam, il s'exprimait comme dans une vision et c'était comme s'il entendait les paroles de Dieu. Avec Moïse Dieu parlait ouvertement, mais avec Balaam, seulement en paraboles." (Nb. R. 14: 20). Les comparaisons s'étendaient au caractère des prophètes aussi bien qu'à leurs dons: Moïse n'avait jamais recherché aucun gain personnel, alors que Balaam se montrait fort <sup>avare</sup> ~~hésitant~~ et cupide, maudissant toute une nation pour un sac d'or. Les Juifs n'avaient jamais oublié que Mahomet

s'était violemment retourné contre leurs coréligionnaires dans les villes du Hedjaz quand ceux-ci refusaient de financer sa mission.

Dans certains cercles philosophiques juifs, un débat animé s'instaura sur la nature de la vocation prophétique. Dieu choisissait-il qui bon lui semblait ou se limitait-il à ceux qui avaient des lumières spirituelles ? Rien dans la Torah n'indique que Moïse se fût préparé de façon quelconque à recevoir la voix venant du Buisson Ardent. Certains penseurs comme Juda Ha Levi (1075-1141) restés sur cette position, soutenaient que la prophétie était un don de la grâce divine. Ha Levi écrivait que le Seigneur avait délibérément choisi Moïse, berger de quatre-vingts ans selon la tradition, et sans rien du philosophe, pour souligner l'autorité absolue du Très-Haut sur l'événement prophétique (Ha Levi 1: 83). Il assurait aussi que ce dernier ne pouvait être vécu que par de pieux Juifs et en Palestine, deux conditions que Mahomet ne remplissait évidemment pas.

Pour une poignée de penseurs profondément influencés par les théories aristotéliciennes (dont Maïmonide) seule pouvait prophétiser une personne supérieure, ayant rectifié son caractère, discipliné son imagination et développé au maximum la puissance de sa raison. Plus précisément, la prophétie est une émanation de la divinité appréhendée par l'entremise d'un homme qui, ayant parfaitement maîtrisé ses actions ainsi que ses appétits a aiguisé ses facultés rationnelles (Guide 2:37). Dieu la refuse parfois à ceux qui y sont préparés, mais elle

est considérée comme le couronnement de l'éducation et de la discipline morale combinées avec un don naturel, une acquisition plutôt qu'un coup de foudre. Nous sommes revenus là dans l'univers de Philon, mais l'emploi des termes est plus précis, le corps des vérités philosophiques plus clairement défini et la voie de l'illumination fait intervenir l'érudition aussi bien que la contemplation. Maïmonide décrit la jeunesse de Moïse comme un temps d'étude et son illumination, comme le résultat d'une préparation diligente. Aussi bien lui que Ha Levi, soit dit en passant, croyaient que l'ascension de Moïse avait été intellectuelle et non pas une translation corporelle dans les Cieux. Pour eux, Moïse n'avait jamais quitté la montagne.

Ha Levi continuait à le voir comme un homme aussi bien qu'un prophète. Son Moïse n'était pas à l'abri du péché alors que celui de Maïmonide devenait finalement incapable d'en commettre un. Ce dernier voit la prophétie comme un aboutissement atteint par quelques hommes d'une capacité exceptionnelle qui développent leur intelligence jusqu'à être capables de recevoir la connaissance ~~qui~~ émane de Dieu. Moïse est le philosophe consommé devenu le prophète consommé. Pour Maïmonide:

Moïse était le père de tous les prophètes avant lui et tous ceux qui <sup>vivrent</sup> ~~vivent~~ après lui avaient un rang inférieur à lui. Moïse fut choisi par Dieu du milieu de toute l'humanité. Il appréhenda plus de Dieu que jamais homme dans le passé ou l'avenir appréhenda ou appréhendera de lui ... Il n'était point de voile qu'il ne perçât" (CM San. 10: 7).

Sous le plancher de la synagogue, on y plaçait les livres et objets hors d'usage qu'il était défendu de détruire.

Au cours d'un enterrement à *malaga*

Il le décrit comme quelqu'un qui s'est élevé au-dessus du niveau des simples humains et qui est devenu en fait immortel aussi bien qu'incapable de pécher. Il dit de lui qu'il est parvenu à un "rang angélique" (ibid.). Le philosophe n'entend pas par là que Moïse était devenu un être ailé vêtu d'une robe blanche, mais qu'il avait développé son intelligence et maîtrisé ses sens au point de devenir comme ces purs esprits, quelqu'un faisant "toujours ce qui est bien et seulement ce qui est bien". Les gens simples avaient sur les anges des idées simples, bien différentes de celles de Maïmonide. Pourtant le philosophe, de même que le marchand du souk, le voyaient comme un être ayant transcendé les limitations de la condition mortelle. Etrangement, l'analyse la plus subtile et la piété la plus simple allaient dans le même sens.

Sous l'influence islamique, des Juifs rabbiniques commencèrent, durant des siècles, à pratiquer des rites centrés sur la vie du prophète. En Egypte, ils faisaient chaque année un pèlerinage à la ville de Dammouh, à quelques kilomètres dans l'ouest de Foustat Misr, parmi les ruines de la vieille capitale pharaonique: Memphis. Il y avait là une synagogue de Moïse, Kawisat Moussa, dont beaucoup assuraient qu'elle avait été construite sur l'emplacement de la résidence du prophète pendant sa mission auprès de Pharaon. Ce sanctuaire votif était entretenu grâce à des offrandes venues de toute l'Egypte et des cérémonies s'y déroulaient le 7 Adar, jour de la mort de Moïse selon la tradition. La Guenizah\* du Caire a livré un document

\* Sous le plancher de la synagogue, on y plaçait les livres et objets hors d'usage qu'il était défendu de détruire.

\* Au cours d'un enterrement (à l'usage d')

qui énumère les règles à observer par les pèlerins lors de ces visites. Benjamin de Tordela (fin du 12<sup>e</sup> si), qui s'était rendu au sanctuaire, rapporte qu'il abrite "un certain pilier fait par des procédés magiques dont on ne saurait voir de pareil dans tout le pays".

L'existence de cette Kaaba juive donne à penser que les Israélites avaient été influencés non seulement par l'obligation officielle du pèlerinage qu'imposaient les autorités musulmanes, mais par l'identification d'une météorite avec un lieu sacré. Il est douteux que les Juifs l'eussent adoré plus que les pèlerins de La Mecque adorent la Pierre Noire - ce qui eût été qualifié d'idolâtrie par les deux religions - mais leur vénération n'en était guère éloignée. On pense à l'anecdote du calife Omar qui, s'étant rendu auprès de la Kaaba, aurait dit: "Je sais que tu es une pierre qui ne fais ni bien ni mal, et si le messager d'Allah ne t'avait pas baisée, je ne te baiserais pas." Sur quoi il la baisa.

Les Juifs se mirent aussi à prêter attention à l'anniversaire de la mort de Moïse. Des hymnes et des textes la commémorant furent introduits dans la liturgie synagogale au cours des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles. A l'origine, la pratique semble s'être limitée à la fête de Simchat Torah\*. Par la suite, de tels hymnes, pi-y-youtim, furent inclus dans le service de l'après-midi du Sabbat et celui du 7 Adar. Une tradition aggadique plaçait en effet la mort de Moïse à cette date qui tombait

\* Fête de la Torah. Après les trois grandes fêtes de Pèlerinage (Pâque, Pentecôte, Cabanes), on achève solennellement la lecture de la Torah et on la recommence aussitôt.

un jour de Sabbat. La même était d'ailleurs célébrée comme anniversaire de sa naissance, conformément à une maxime de la sagesse conventionnelle qui veut "les justes meurent le jour de leur naissance." On croyait que la vie d'un juste était symétrique et harmonieuse en tout, si bien que l'anniversaire de sa mort était aussi celui de sa naissance. La tradition musulmane enseignait que Mahomet était mort le jour de son anniversaire, le 12 Rabi-al-awwal, un lundi. Les Juifs prétendaient que des hymnes commémoratives rappelant la mort de Moïse furent ajoutées à la liturgie. Les chercheurs en ont ~~trouvés~~<sup>relevés</sup> presque une centaine dans les rituels des synagogues, où prévalaient les coutumes palestiniennes ou sépharades. Ce sont essentiellement des Midrachim versifiés, inspirés par le texte de la lecture scripturaire pour la fête de Simchat Torah: Deutéronome 33-34, l'ultime bénédiction et le panégyrique de Moïse <sup>(voir)</sup> (recueil spécial, Midrach Petérat Mosché fut édité, qui se fondait sur ces <sup>deux versets</sup> chapitres ~~de~~ Josué 1, texte des prophètes désigné pour ~~être~~ Simchat Torah. Ce Midrach était étudié le jour de la fête, le 17 Adar, qui, soit dit en passant, était considéré comme un jour de deuil et jeûne. La plus ancienne de ces hymnes développait deux thèmes: la désignation de Josué comme successeur de Moïse et les efforts de ce dernier pour éviter l'Ange de la mort. Tous deux soulevaient des problèmes internes importants et se situaient au centre du débat, poursuivi avec les critiques musulmans. Les dignitaires de la communauté juive <sup>qui</sup> devaient défendre leur autorité contre des attaques sporadiques, ~~les~~ le faisaient en citant l'intronisation de Josué par Moïse comme base légitime

de la leur. A toutes les générations, des théologiens discutaient sur le point de savoir comment choisir le chef d'une communauté et fixer les limites - s'il y en avait - de son autorité. Les rabbins défendaient leurs prérogatives en soulignant que Moïse lui-même avait choisi, instruit et investi Josué, qui représentait donc tous les chefs régulièrement ordonnés et défini l'autorité de celui-ci comme le droit de gouverner selon les règles stipulées par la Torah. Les Juifs prétendaient fièrement que Moïse, en tant que calife-prophète, avait réussi là où Mahomet avait échoué. Il assurait le transfert pacifique et efficace du pouvoir <sup>et de la</sup> querelle sur la légitimité (qui allait briser le monde musulman) avait éclaté aussitôt après la mort de Mahomet entre les partisans d'Abou Bekr et ceux d'Ali, gendre du prophète.

L'histoire de la discussion de Moïse avec l'Ange de la Mort était sûrement déjà bien connue à l'époque talmudique. Moïse prétendait qu'étant parfaitement juste, il était à l'abri de celui-ci, car "la justice délivre de la mort". Bien sûr, il meurt, mais, comme ces hymnes le rapportent avec délectation, quand l'Ange Noir arrive pour prendre son âme, il le défie avec succès et, finalement, c'est Dieu lui-même qui la prend. Au contraire, les traditions musulmanes représentent un Mahomet malade, résigné et docile. Gabriel est supposé lui dire: "Apôtre de Dieu, la Mort te demande la permission d'entrer". L'Ange entre et demande: "Apôtre de Dieu, vais-je frapper ta vie?" A quoi Mahomet répond: "Accomplis, O Mort, ce qui t'a été ordonné." Pour de nombreux Juifs, le contraste entre cette passi-

un baiser et les trois principaux archanges ensevelissant la

cité et la résistance de Moïse prouvait la supériorité de ce dernier. Si on les pressait, les rabbins avaient un texte pour appuyer ce scénario: le passage de la Torah <sup>du</sup> le jour de Simchat Torah et qui commence par: "Voici la bénédiction dont Moïse, l'homme de Dieu, bénit les enfants d'Israël avant de mourir." (Dt. 32: 1). La fin de la phrase semble redondante. Il est bien évident que Moïse n'aurait pas pu prononcer cette bénédiction après sa mort. On peut aussi traduire l'hébreu par "en présence de la Mort". La personnifier ainsi fait intervenir l'Ange dans la scène et permet à un sage plein d'imagination de créer une situation dans laquelle Moïse obtient la promesse de l'immortalité pour Israël.

Rabbi Abim dit que, toute sa vie, Moïse avait souhaité bénir Israël, mais l'Ange de la Mort, sachant que cette bénédiction limiterait l'empire de la mort, ne lui permit pas de la donner. Que fit alors Moïse ? Il s'empara de l'Ange de la Mort, le ligota et, l'ayant jeté à ses pieds, bénit Israël en la présence même de l'Ange ... Et quelle bénédiction prononçait-il sur eux ? "Prête assistance à ton peuple et bénis ton héritage! Conduis-les comme un berger et soutiens-les jusque dans l'éternité" (Ps. 28: 9) (PRK Supp. 1: 10)

La valeur d'une telle bénédiction pourrait paraître diminuée du fait que Moïse finit par être vaincu dans la lutte et meurt. Les hymnes insistent donc sur les conditions spéciales qui entourent ce départ - Dieu lui-même prenant l'âme avec un baiser et les trois principaux archanges ensevelissant le

corps pour marquer la distinction entre la mort destruction et la mort prélude à l'immortalité. Elle ne peut anéantir Moïse. Il passe, comme le feront ses disciples fidèles, non pas dans les mains redoutables des forces ténébreuses, mais dans la tendresse de Dieu.

Je ne peux m'empêcher de penser que ces hymnes et ces discussions ont aidé les Juifs à accepter l'inéluctabilité de la mort. Personne, pas même Moïse, ne peut y échapper. "Moïse conduisit son peuple dans la justice et la perfection / Il le fortifia, lui donna les lois de la sagesse / Et quand il mourut Israël dit avec tristesse / Moïse est mort. Qui donc alors ne mourra pas ?" (Weinberg 284). De plus, s'il devait connaître la mort, personne n'avait à se sentir diminué, abaissé par elle, sentiment malheureusement beaucoup trop commun et pris beaucoup trop au sérieux à l'époque par des Juifs conditionnés à croire que tout homme mourait du fait de ses péchés.

Ces hymnes avaient sans doute encore un autre avantage psychologique. Dieu a dit à Moïse qu'il serait le bienvenu au Ciel, l'incomparable prophète ne veut pas mourir et se montre anxieux, voire angoissé à cette perspective. A tout le moins, ceux qui n'étaient jamais allés là-haut <sup>ex</sup> (n'avaient aucune garantie d'y aller -c'est-à-dire tout le monde à l'exception de Moïse - pouvaient se sentir réconfortés en constatant que leurs frayeurs étaient naturelles et humaines.

L'éclat des divers petits cercles intellectuels qui stimulèrent la renaissance des lettres juives pendant les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles était tel qu'on a tendance à oublier que, malgré la subtilité de leur philosophie, il s'agissait d'hommes du Moyen

Age. Le voyageur érudit et poète Jāda Al-'Harizi (1170-1235) était un contemporain un peu plus jeune de Maïmonide qui correspondait avec de nombreux amis de celui-ci et traduisit d'arabe en hébreu le Commentaire sur la Michna et le Guide des Egarés de ce philosophe. On ne connaît pas son propre point de vue sur Moïse, mais le 15<sup>e</sup> chapitre de son Tah-kemoni (Livre du Sage) est intitulé "Prière de Moïse, l'homme de Dieu, qui ouvre les portes d'en-haut à tous ceux qui la récitent". L'oeuvre d'Al-'Harizi se présente comme une conversation entre deux amis qui se racontent ce qu'ils ont vu et fait pendant leur vie. Dans le chapitre qui nous intéresse, l'un d'eux, Heman, rapporte comment, ayant perdu tout ce qu'il avait dans un naufrage, il rentre chez lui et reçoit la visite d'Heber venu le reconforter. Ce dernier ne peut lui donner ce dont il aurait le plus besoin, c'est-à-dire de l'argent, mais il peut partager "ce que Dieu m'a alloué ... une prière de Moïse qui t'ouvrira les portes d'en-haut et t'apportera une prompte délivrance". Si Heman la récite trois fois par jour, l'adresse comme il convient à Moïse et se comporte en homme juste, "Dieu t'ouvrira Son bon trésor, les Cieux et t'inondera de ses bénédictions".

Al-'Harizi lui-même ne croyait peut-être pas à l'efficacité de cette prière - <sup>la</sup> maqama, ~~le~~ genre auquel appartient l'ouvrage, est une fiction poétique <sup>grossant la</sup> ~~qui donne un~~ panorama de la vie du temps - mais il n'y a aucun sarcasme, ni même <sup>celui</sup> sous-entendu dans sa présentation, si l'auteur n'était pas <sup>parvenu à</sup> ~~convaincu~~ de l'efficacité de Moïse en tant qu'intercesseur céleste, il connaissant certainement des gens qui l'étaient. La prière commence

par demander aux anges de porter les louanges du fidèle au lieu où Moïse se tient, à la Cour de Dieu. Il est le messager fidèle du Seigneur, le prophète incomparable, le plus humbles et pourtant le plus illustre des hommes. "Moïse est notre maître qui nous a amenés des ténèbres à la lumière." Grâce à lui, nous avons hérité de la loi et de la vérité. Il vient de la meilleure souche. Tous les hommes trouvent l'illumination en lui.

Il est monté au Ciel, l'esprit parfaitement préparé et les anges qui le précédaient chantaient à son approche: "Ouvrez les portes, afin que le plus digne des élus puisse entrer." Les anges de service l'accueillent. Tous les secrets lui sont révélés, il s'entretient avec Dieu face à face et quand il redescend sur terre, il rapporte les tablettes en cristal des Enseignements. Après les louanges, viennent les demandes: sur que nous sommes sur votre visage. Qui unit

O toi, le juste, fondement du monde, fais-moi sortir du piège par ton intercession. Peut-être les actions droites et vertueuses que tu as accomplies auparavant sur la terre des vivants plaideront <sup>- elles</sup> en ma faveur pour le bien et me tireront <sup>- elles</sup> bien vite des abîmes du malheur. Car je sais que les vivants qui durant leur vie ont été unis au Seigneur, dans leur mort ne seront point séparés. Je saisis donc les robes de ta gloire pour que tu puisses m'avoir en compassion et demander le bien pour moi. Car c'est par toi que les célestes saints ont appris à intercéder pour le bien en faveur des débiteurs. (15)

aspect de la crédulité sophistiquée et de la vénération particulière manifestée à l'égard de Moïse dans certains milieux: une lettre

Demander d'être tenu quitte d'une dette n'est évidemment pas le summum de l'exaltation spirituelle, mais c'est très humain. Une telle prière est essentiellement propre à cette époque; c'est la profession de foi de quelqu'un qui croyait en Moïse aussi bien qu'en Dieu. Aux temps bibliques, on avait confiance dans la Torah parce qu'elle était la Parole de Dieu et Moïse n'était que le messager choisi. Désormais, la personnalité du prophète joue un <sup>grand</sup> rôle ~~important~~ quand il s'agit de prouver l'authenticité de la révélation. Deux éléments étaient importants dans la foi musulmane: Allah est Dieu et Mahomet est son prophète. Désormais les deux sont importants aussi dans le judaïsme: Dieu est Unique et Moïse est son prophète.

Il [Moïse] est le Seigneur de toute la Création et notre seigneur qui met la crainte de Dieu sur notre visage. Qui unit la Divine Splendeur à nous. Qui nous rend dignes de contempler dans le monde à venir la face du Dieu vivant. Qui nous donne à manger le fruit de l'arbre dans le jardin de l'Eden, de qui nous avons dit: "Sous son ombre, nous vivrons parmi les nations!" Il vit, bien que son corps soit mort. Il est révélé aux yeux de la pensée, bien que son âme soit cachée. Il est béni par la ~~parole~~ <sup>bouche</sup> de Celui qui réside dans les hauteurs. Il est notre ~~seigneur~~ et le ~~seigneur~~ de tout ce qui est créé: Moïse, l'homme de Dieu (15) ne voit pas l'espoir d'une rapide délivrance des pressions et oppressions musulmanes; il ne peut pas non plus proposer. Un document intéressant révèle un autre aspect de la crédulité sophistiquée et de la vénération particulière manifestées à l'égard de Moïse dans certains milieux: une lettre

d'encouragement écrite en 1159-1160 par le père de Maïmonide, Maïmon ben Joseph, à la communauté juive de Fez, alors assiégée et dans laquelle il avait vécu autrefois. Ce savant qui avait été davyyan (juge) à Cordoue, était disciple du maître talmudique Joseph Ibn Migach, en bref un membre accrédité de la classe intellectuelle. L'Afrique du Nord venait d'être envahie par les Almohades berbères, fervents musulmans qui persécutaient avec zèle tous les infidèles et utilisaient toutes les formes de contrainte psychologique et physique pour faire des convertis parmi les Juifs. La lettre de Maïmon s'adressait donc à une communauté dans l'oeil du cyclope.

Il écrit que la rédemption est certaine, rappelant à ses correspondants que Moïse continue à servir Israël au Ciel et continuera à le faire jusqu'à ce que vienne un temps où Dieu sera satisfait de Son monde et y renverra Moïse pour assister le Roi qui doit régner." (JQR 11: 99-100). Il est certain que celui-ci jouera un rôle capital dans le drame messianique. Au reste, plusieurs des hymnes écrites pour commémorer la mort de Moïse exprimaient la même idée: "Puisse Dieu te conserver toujours / pour que tu sois de nouveau notre maître dans les derniers jours / comme tu l'as été dans les premiers jours / et puisse bientôt réunir les hommes merveilleux Israël et venir à eux" (Weinberg 222).

Maïmon ne voit pas d'espoir d'une rapide délivrance des pressions et oppressions musulmanes; il ne peut pas non plus promettre la fin de l'Exil, mais il affirme fortement, à la manière traditionnelle, que Dieu a promis de racheter Israël, que la patience et la fidélité seront récompensées. Israël

peut avoir foi en la rédemption parce que Dieu Lui-même l'a promise et que la promesse a été transmise par "[notre] maître [Moïse] qui ne dit que la vérité". Maïmon semble presque suggérer que la répétition par Moïse des paroles de Dieu ajoute à leur poids.

Pour lui, Moïse est "la meilleure des créatures, le plus grand des hommes, le plus noble des apôtres". Il a été créé en dehors du reste de l'humanité, physiquement parfait et deux fois plus grand que les autres hommes. Alors que les Anges redoutent de parler à Dieu pendant plus d'un instant, il s'est entretenu avec Lui pendant quarante jours et quarante nuits, non pas une fois mais deux. Son corps n'était pas fait de chair et de sang comme celui des autres mortels; il était pur comme celui des anges, si pur que ses mains pouvaient saisir le Trône de Gloire qu'eux-mêmes n'osaient pas toucher, et ses pieds, fouler les nuages de lumière sainte.

Quand il impose les mains à Josué pour le désigner comme successeur, celui-ci est rempli d'une telle compétence qu'il peut comprendre toute la Torah en six mois. Même <sup>quand</sup> ~~avant~~ il était enfant, la lumière diurne éclairait son visage et plus il prenait de l'âge, plus elle <sup>devenait</sup> ~~devenait~~ intense, si bien que personne n'osait le regarder à moins qu'il se fût enveloppé dans un voile. On ne pouvait pas <sup>fixer</sup> ~~regarder~~ <sup>fixer</sup> ~~fixer~~ son dos, sans s'abriter les yeux. Maïmon trouve réconfortantes cette vertu et cette puissance. Par la grandeur de l'apôtre, vous comprendrez la grandeur de Celui qui l'a envoyé. Maïmon ~~soutient~~ <sup>soutient</sup> que la puissance de Moïse protège toujours Israël. La mort n'y a pas mis fin.

Quand nous disons "sa mort", nous ne devons pas la comparer à la mort des mortels. Son corps resta pur même dans la mort. Il était comme en sommeil, car Dieu lui apparaissait ainsi qu'à l'accoutumée... Son esprit lui fut repris ... sans l'amertume de la mort et aussitôt uni aux anges et revêtu du corps d'anges comme Michaël et Gabriel ... Même quand il était au milieu des anges, sa puissance n'était pas moindre que la leur. Elle ne s'était pas perdue même quand il était revêtu d'une forme ~~humaine~~ <sup>humaine</sup>; assurément elle n'était pas moindre désormais, alors qu'il était revêtu de la forme des anges" (JQR 11: 99-100).

Averti de sa mort imminente, il ~~crainait~~ <sup>crainait</sup> qu'il y eût des moments où le peuple <sup>peut</sup> manquer ~~de~~ d'un maître pour l'instruire <sup>la</sup> des certitudes des promesses de Dieu. Pour éviter une telle situation, il prédit l'histoire d'Israël et prononça la bénédiction garantissant que la rédemption promise aurait lieu (Dt. 32-33). Maïmon reprend alors une tradition qui associait le Psaume 90, seul attribué à Moïse, à son cantique d'adieux, Deutéronome 32. Ce dernier énonce la promesse: "Oui, l'Eternel prendra parti pour son peuple, pour ses serviteurs il redeviendra propice..." — Cependant que le psaume entre dans les détails "Rassasie-nous dès le matin de la grâce et nous entonnerons des chants, nous serons dans la joie toute notre vie" (14).

Maïmon conclut avec un long commentaire ligne par ligne de ce psaume <sup>de</sup> "Moïse l'homme de Dieu", phrase qui, selon lui, signifie que <sup>celui-ci</sup> était et est le seul homme de Dieu qui vécut jamais. Puis il se livre à une confession personnelle, rare dans la littérature rabbinique. Pendant des années il a récité

ce psaume tous les matins au cours de ses dévotions régulières, non pas seulement parce qu'il est stimulé et encouragé par les promesses qu'il cont<sup>ient</sup>~~ent~~, mais comme exercice mystique. En répétant les mots du prophète, Maïmon croit qu'il hâte leur réalisation et dit à ses correspondants que s'ils adoptent la même pratique, leur confiance dans l'avenir en sera renforcée et la rédemption, hâtée. En changeant un mot ici et là, on peut aisément se le représenter demandant à ses correspondants d'accepter Moïse pour sauveur, tout comme un prêtre pourrait demander à des païens d'accepter le Christ. ~~Formellement, ce~~ *for well-known le cas, mais il n'est pas douteux qu'il encourage* n'était pas ~~la~~ *la transformation de leur foi* ~~passive~~ *(par crainte) (au moyen de)* ~~passive~~ *passive* en un engagement actif *par* l'adhésion à l'esprit du "premier apôtre". Jamais le judaïsme ne sera aussi proche que là de l'islamisme.

Les comparaisons sont difficiles à établir comme chacun sait, mais la vie et l'oeuvre du mystique philosophe musulman Ibn ~~et~~ d'Arabi (1165-1240) viennent à l'esprit. Il parle d'entretiens avec Mahomet dans les mondes des Formes Idéales où celui-ci, assis sur un trône, était entouré d'anges, de prophètes et de saints. Il l'appelle l'homme parfait et voit en lui le logos, le médiateur, Khalifat Allah, vice-régent de Dieu et, en fait, homme-Dieu descendu sur terre pour manifester la gloire du Seigneur (Michelson 403). Contempler les paroles de Mahomet est une façon de s'attacher à l'Esprit Divin et, ce faisant, d'ajouter à la force rédemptrice de celui-ci.

L'influence de ce sage ~~soufi~~ *soufi*, appelé le Grand Maître, fut considérable et il est possible que certaines idées néo-platoniciennes, gnostiques, ~~soufies~~ *soufies* et mystiques autour desquelles

il édifia sa doctrine eussent agi sur la manière dont Maïmonide élaborait la sienne. Dans les deux cas, le prophète est à l'évidence quelqu'un qui a transcendé les limitations humaines et qui est, ou qui est devenu, d'une manière ou d'une autre, la manifestation de la présence de Dieu. L'influence d'Ibnou l'Arabi sur Maïmon, Maïmonide et, plus encore un petit-fils du premier, le très savant Abraham Maïmonide (1186-1237) dont on reconnaît depuis longtemps que ses écrits ~~révèlent l'influence~~ <sup>portent la marque</sup> de spéculations ~~savantes~~ <sup>celle influence</sup>, demande à être examinée de plus près.

Nous avons déjà noté que les pratiques du monde musulman dans l'attribution des prénoms avaient incité le peuple juif à rejeter totalement le tabou vénérable qui l'empêchait d'appeler un fils Moïse. Nombre de ceux qui devinrent populaires parmi les Juifs des pays arabes durant ces siècles expriment les espoirs messianiques des communautés: Sar Chaloum (prince de la paix); Mevasser (messager de bonnes nouvelles); Semah (rejeton de David, cf. Za 6: 121); Cheriha (le reste sauvé). Je crois qu'il faudrait ajouter le nom de Moïse à cette liste.